

LES ENJEUX

L'ÉTUDE DES TEMPS

Avant d'entreprendre une analyse des temps du loisir, il faut au préalable se demander ce qu'est le temps.

Les temps du loisir s'inscrivent dans plusieurs temps :

Le temps physique, linéaire, uniforme qui sert à situer les événements. C'est celui des horloges qui gère les déplacements, organise les rencontres, coordonne les activités. L'individu a intériorisé son caractère normatif.

Le temps de la nature ou plutôt le temps du monde qui a une certaine structure, un ordre. Il emprunte la forme classique de la succession cyclique du jour et de la nuit, des phases de la lune, du mouvement du soleil. Pour l'homme de loisir, la pratique des activités de pleine nature (skier, marcher, se baigner, bronzer à la plage...) s'inscrit dans le temps du cosmos.

Le temps biologique est celui de l'être humain vivant soumis aux changements de périodes et de rythmes ; ce dernier a intériorisé depuis ses origines les cycles naturels extérieurs. Il a appris à réguler ses activités (dormir, manger...) en fonction d'événements se produisant à l'extérieur de lui — une telle régulation dépend d'un ensemble de mécanismes internes capables de mesurer le temps qui préserve l'harmonie des êtres vivants entre eux et avec leur environnement. Le temps biologique c'est aussi celui du corps. Replacer le corps dans le temps biologique de l'homme de loisir, c'est étudier sa façon de s'habiller, de se dénuder, de se nourrir, de rêver, de se déplacer, de désirer, ses gestes et ses attitudes que Marcel Mauss désignait sous le nom des « techniques du corps ».

Le temps de la conscience ou temps vécu entraîne l'individu à s'abstraire du temps, à le suspendre de son rapport au monde quantifié, au temps des horloges et des calendriers. Ce temps peut être perçu comme long ou court. C'est une conscience élargie vers le passé et le futur. La pratique des jeux virtuels, la fréquentation des parcs de loisir... font entrer dans un temps irréel déconnecté du temps quotidien.

Le temps collectif crée des instants qui ponctuent les activités sociales selon les mêmes cycles. L'existence collective est synchronisée comme au moment des grands départs en vacances ou des grands week-ends de Pâques, de la Pentecôte ou de l'Ascension.

La tradition philosophique nous a légué un certain nombre de réflexions que l'on peut regrouper sous la notion de temps métaphysique. Nous ne les aborderons pas dans ce travail car elles constituent de Platon à nos jours un important domaine à lui seul. Norbert Elias dans son essai *Du temps* (Elias, 1996) exprime la difficulté de ne pas penser ces diverses catégories de temps comme séparées les unes des autres. Pourtant « l'étude du temps est celle d'une réalité humaine insérée dans la nature et non celle d'une nature et d'une réalité humaine séparées ». Toute réflexion sur le temps doit reconnaître l'imbrication mutuelle et l'interdépendance entre nature, société, individu. Or, comme l'affirme John Urry, les chercheurs en sciences sociales ont souvent établi une coupure entre le temps naturel et le temps social mais ce qui a été perçu comme un temps spécifiquement social était souvent un temps de la nature.

Nous essaierons de nous limiter à une vision anthropologique du temps en rappelant comme Jean Chesneaux (Chesneaux, 1996) que la perception du temps a tenu une grande place dans le processus d'hominisation. C'est tout naturellement que les plus anciennes civilisations ont élaboré une culture du temps. Prédominait chez elles une vision cyclique qui coexistait avec la continuité d'événements ponctuels. Ces sociétés offraient une capacité à articuler le temps du devenir, les rythmes de la nature, le temps du vécu social, le temps du symbole. Cette ancienne vision cyclique et mythique du temps a connu une profonde rupture avec la conception chrétienne

du temps linéaire et orienté, qui s'opposait à « l'éternel retour ». Le temps a un sens, une direction ; il tend vers Dieu.

Une inflexion se produira à partir du XII^e siècle pour aboutir aux XV^e et XVI^e siècles à l'Homme de la Renaissance maître de son temps. Elle est due à l'émergence de la société urbaine qui a favorisé le passage d'une division théologique du temps à une division laïque.

Plus que l'invention de l'horloge mécanique, c'est la nécessité de s'adapter aux nouvelles conditions de travail urbain qui est responsable de cette évolution. On passe d'une journée de travail définie par la référence changeante au temps naturel, du lever au coucher du soleil, ponctué de contraintes religieuses, à un temps laïcisé, mesuré, l'heure urbaine indiquant l'ouverture et la fermeture des boutiques et des ateliers. C'est à partir de ce déplacement du centre de gravité que Jacques Le Goff a forgé l'opposition devenue courante entre « le temps des marchands » et « le temps de l'Église ».

Gérard Dohrn-Van Rossum (Dohrn-Van Rossum, 1977) a montré à quel point la transformation de la conscience du temps provoquée par l'introduction des horloges dans les villes européennes à partir de la fin du XIV^e siècle a été un processus complexe. Avant lui, Gustav Bilfinger en 1892, dans un livre pionnier, avait montré que l'histoire des techniques était insuffisante pour expliquer le passage du temps médiéval au temps moderne : il fallait prendre en considération les points de vue de l'histoire sociale et de l'histoire culturelle. L'aspect le plus important a été la plus grande précision que permettaient les heures notamment dans la réglementation du travail et les périodes de vente des marchandises. L'objet des conflits du travail était la durée des pauses et la fin du travail.

Les tentatives pour ramener la fin du travail à la fin de l'après-midi ne visaient pas à faire succéder un temps libre au temps de travail, mais à gagner du temps pour son travail personnel. La nouveauté était que les temps de travail étaient signalés en fonction de procédés visibles pour les différents groupes concernés et qu'ils pouvaient être contrôlés. Le temps abstrait de l'horloge

a ouvert des possibilités de négocier sur le temps de travail et de réguler les horaires.

Grâce aux horloges, les ouvriers ont découvert progressivement le thème du temps de travail. De la durée de la journée du travail, des horaires, de l'absentéisme, de la liberté de mouvement, de l'autonomie dans la gestion de leur temps de travail, les ouvriers feront au XIX^e siècle un objet de combat politique.

L'évolution vers la réduction du temps de travail a débouché sur une journée de travail normalisée et a donc provoqué l'apparition du temps libre comme entité mesurée, qu'il convient d'étudier par rapport au loisir. Pour ne pas transposer dans le temps de loisir les rythmes et les contraintes du temps de travail, il faut au temps libre une certaine durée et une certaine cohérence. Une heure de travail en moins chaque jour ne permet pas de vivre pleinement un temps de loisir. Par ailleurs, le schéma ancien, temps de formation, temps actif, temps libre de la retraite est remis en cause. Ces périodes se sont profondément modifiées dans leur contenu et leur articulation tout au long de la vie de l'individu.

La plupart des grands noms de la sociologie se sont efforcés d'établir les bases sociologiques de l'étude du temps. Ils sont à l'origine des grands concepts qui sont encore utilisés aujourd'hui.

L'ouvrage de Gilles Pronovost (Pronovost, 1996) permet de retracer ce que l'étude du temps doit aux sociologues. C'est en France que l'école durkheimienne s'est penchée la première sur la sociologie du temps. À partir des notions de sacré et de rythme dans les sociétés anciennes, une réflexion a été menée notamment sur les fêtes. Le rythme de la vie en société, les successions des fêtes sont ordonnés selon des catégories religieuses de pensée. On retrouve chez les tenants de cette école l'idée du caractère qualitatif du temps social, par rapport aux instruments de mesure du temps. Dans « les formes élémentaires de la vie religieuse », Durkheim insiste sur le fait que le temps est une donnée collective, faisant émerger le concept du temps social, qui s'impose aux individus. Il consacre ainsi le passage d'une philosophie du temps à une sociologie du temps. Maurice Halbwachs a fait du temps un objet

sociologique à part entière. La mémoire joue le rôle de médiation entre l'individuel et le collectif.

On trouve également une pensée originale sur le temps, aux États-Unis. Sorokin et Merton se sont attachés à démontrer le caractère distinct du temps social, par rapport au temps physique ou psychologique. Les auteurs insistent sur deux idées principales :

- le temps social est lié aux activités qui le composent ;
- le temps social est l'expression du rythme des groupes sociaux.

Sorokin a développé une sociologie originale du temps. Il s'agit pour lui d'un phénomène social qui doit être analysé dans ses rapports avec les autres phénomènes sociaux. Le temps social réfère à la durée, à la synchronicité, au rythme et à l'intensité du changement des autres phénomènes sociaux.

On doit à Georges Gurvitch un regain d'intérêt en Europe pour la sociologie du temps, et une querelle célèbre avec l'historien Fernand Braudel. Nous retiendrons de ce débat l'idée que les temps sociaux ne sont pas réductibles aux temps historiques et qu'ils sont multiples, pluriels, discontinus. Pour Gurvitch, la vie sociale s'écoule dans des temps souvent contradictoires et dont l'unification relative est liée à une hiérarchisation souvent précaire qui représente un problème pour toute société. Il rappelle l'hétérogénéité des temps sociaux, leur diversité et leur pluralité à un point tel qu'il n'est pas exact de parler du temps mais des temps. Le temps est une production sociale et non un donné naturel. Les temps sociaux renvoient aux rythmes collectifs, endogènes, parce que créateurs d'attitudes et d'actions coordonnées.

Dans les perspectives ouvertes par Lucien Febvre qui opposait le « temps vécu » au « temps-mesure », s'est développée une histoire des mentalités qui s'est efforcée d'intégrer l'approche sociologique et anthropologique de l'organisation et des représentations du temps. Ces réflexions n'ont pas eu de suite immédiate, la sociologie contemporaine en France n'ayant pas retenu les temps comme domaine de recherche.

William Grossin a jeté les bases d'une théorisation des temps dans un ouvrage fondateur (Grossin, 1996). En dehors de ses travaux sur le temps de travail, les divers temps de la vie quotidienne, il a développé une conceptualisation de la sociologie du temps et créé la sociologie temporaliste.

On retiendra de ces travaux trois concepts essentiels : cadre temporel, milieu temporel, culture temporelle.

Ce qui est identifié avec la notion de cadre temporel, ce sont des « pratiques courantes, des comportements réglés sur un instrument de mesure ». Il existe une multiplicité de cadres temporels (naturels et construits). Ils se caractérisent également selon l'organisation de leur contenu (structurés, astructurés, subis, choisis). Ils se distribuent en quotidiens, hebdomadaires, annuels. Ils peuvent se superposer, se concurrencer, s'imbriquer.

Le milieu temporel permet de montrer qu'à l'intérieur des cadres temporels, des temps réels concrets existent, qui ont « en commun d'apparaître, de durer et de disparaître, c'est-à-dire de passer mais chacun selon ses caractéristiques propres qui ne ressemblent pas au temps de l'horloge ».

La culture temporelle est propre à chaque société, à chaque culture fondée sur des représentations collectives, des pratiques communes, des coutumes, des valeurs partagées.

À partir de l'analyse des cadres temporels et des milieux temporels, William Grossin nous invite à une observation différentielle des temps, à des identifications, à des classements, base de l'écologie temporelle.

Fort de ces concepts, William Grossin étudie les « conjonctions temporelles ». Il s'agit d'étudier les relations que les temps nouent entre eux pour « construire des présents de plus ou moins grande dimension. Ces présents constituent l'environnement temporel de la vie personnelle et de la vie sociale, elles-mêmes créatrices de temporalités ».

Une autre problématique est fournie par le concept « d'interactions temporelles ». Les temps ont leur dynamique propre et interagissent les uns sur les autres, notamment les temps biologiques, les temps cosmiques, les temps individuels, les temps sociaux.

Comprendre les satisfactions ou les insatisfactions à l'égard des temps, notamment de loisir, suppose de prendre en compte les « équations temporelles personnelles ». Ces dernières, propres à chaque individu, regroupent des données ressortissant à l'appartenance culturelle, au groupe social, à l'âge, à l'éducation, aux pratiques et à bien d'autres données. C'est l'adéquation entre ces équations temporelles personnelles et l'agencement temporel externe qui est à la source des satisfactions de l'individu.

Ces concepts d'une science des temps n'ont guère donné lieu à des travaux de recherche, dans le domaine des loisirs. Les études ont porté plus sur les activités déployées dans des temps bien identifiés (fin de journée, fin de semaine, vacances...) où sur l'avènement des loisirs dans la longue durée que sur les temps eux-mêmes et les interactions temporelles.

On signalera le chapitre d'André Rauch intitulé « Les usages du temps libre » dans l'ouvrage collectif de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (Rioux, Sirinelli, 2002), qui traite du thème de l'évolution des loisirs de façon nouvelle. Il est un des rares spécialistes en loisir, à porter son attention sur la temporalité, c'est-à-dire « l'aménagement du temps sociétal au cours des siècles, réservant une place privilégiée à son implosion récente. » Les manières d'occuper son temps, écrit-il, « de revendiquer ce temps afin de se l'approprier constitue la substance même des loisirs contemporains ». L'analyse des temporalités du loisir est désormais plus importante que celle des équipements, des espaces de loisir, des usages symboliques.

Une des difficultés en dehors du choix de méthodologies adaptées tient au fait que les sociétés traditionnelles ou contemporaines ne sont pas traversées par un temps unique et global mais sont animées par une diversité des temps sociaux liée aux hiérarchies sociales, aux classes d'âge, aux divisions sexuelles, aux activités économiques.

Des méthodologies ont été élaborées au début des années 1990 en Italie, notamment l'analyse urbaine chronotopique dans le prolongement des travaux menés par les géographes du temps de

l'école de Hägerstrand à Lund (Suède). Elles sont encore très peu utilisées en France.

L'ÉTUDE DU LOISIR

Définir le loisir, sa permanence au sein des sociétés humaines, permet de mieux comprendre sa présence de plus en plus structurante au sein des temps sociaux contemporains. Il ne serait pas pertinent de définir le loisir uniquement en opposition au travail et de ne voir dans le temps de loisir qu'une façon d'occuper le temps hors travail.

Les travaux dans les années 1960, aussi bien des sociologues que des historiens, étaient centrés sur le travail et les travailleurs induisant une vision duelle de la société qui opposait travail et loisir. Le loisir ne pouvait se concevoir qu'à l'intérieur du temps libre gagné sur le temps de travail tel qu'il s'était développé dans les sociétés industrielles. Cette opposition subsiste pour des raisons idéologiques relatives à la suprématie des valeurs du travail dans toutes les morales religieuses ou laïques qui n'acceptent guère de nouvelles valeurs ou « vivre pour vivre prend un sens nouveau » (J. Dumazedier). Le problème qui préoccupait les chercheurs était alors de savoir comment distinguer « le loisir » de « l'oisiveté ». On a trop souvent, de manière superficielle, assimilé loisir des sociétés traditionnelles avec oisiveté, d'où des malentendus. L'ouvrage souvent cité en référence de T. Veblen (Veblen, 1970) traite souvent de l'oisiveté. Cette différence est pourtant fondamentale pour l'analyse des temps de loisir. Les pauvres, pensait-on, ne pouvaient pas avoir de loisir. Il fallait pour cela d'abord conquérir par les luttes sociales la réduction du temps de travail, pour amorcer au-delà de la récupération de la force de travail, un vrai loisir, c'est-à-dire un temps pour soi, un temps en plus. Ce n'est que plus récemment avec les travaux de certains anthropologues et d'historiens de l'École des Annales que l'on a découvert les loisirs populaires.